

Document

Grèce : les misères de Patras

(lemonde.fr)

21 février 2012

Patras (Grèce) Envoyé spécial - "Ma douce Elego, j'ai tardé à t'écrire parce que je ne trouvais pas les mots. Ici, on court sans arrêt, on se tue à la tâche dix heures par jour. Mais c'est pour ça qu'on est partis en Amérique ! Je me sens seul ici, si seul." C'est par ces lignes que débute Pitsimpourgo, roman épistolaire adapté et présenté cet hiver par une troupe amatrice de Patras (250 000 habitants, troisième ville de Grèce). L'histoire se passe en 1912.

Lettre après lettre, Demostenis, employé dans les aciéries de Pittsburg, décrit à sa femme restée à Chios son mal-être d'exilé. Elego lui rappelle l'impossibilité de vivre sur l'île miséreuse. Ecrit en 2006 par Soti Triantafoulou, le roman se voulait historique. Il est prémonitoire.

Chômeur, Elias Lampropoulos est rentré gratuitement dans la petite salle du théâtre du Marché, rue Karaïskaki. Il en ressort la gorge serrée. *"Il y a encore quelques mois, ce récit relevait d'une histoire oubliée, enfouie dans le cœur de chaque famille grecque. Mais l'histoire se répète"*. Elias, 22 ans et la maturité de celui qui a planifié son avenir dans les moindres détails, partira à la fin du mois d'avril pour Boston.

Là-bas, un travail l'attend, dans les services administratifs de l'Eglise grecque orthodoxe des Etats-Unis. C'est elle qui a organisé le départ de cet ancien étudiant en théologie. De retour à Patras après avoir travaillé quatre ans sur l'île de Patmos, il n'a pas trouvé à s'employer et vivote avec 452 euros d'allocations chômage. Son plan comporte une inconnue : *"J'aimerais revenir vite, mais je suis réaliste : la Grèce en a pour longtemps avant de se relever."*

Emigrer. Quitter Patras, là même d'où partaient les paquebots du début du XXe siècle chargés de migrants, Kostas Malamis, 47 ans, y a songé. *"Si je n'avais pas mon fils je partirais peut-être"*, confie, après la représentation, l'acteur principal et metteur en scène de Pitsimpourgo. *"Je ne supporte pas ce qu'est devenu mon pays : nous sommes un peuple de la rue, de la mer, du soleil, et aujourd'hui nous restons enfermés chez nous à attendre ce que va dire Wolfgang Schäuble"*, le ministre des finances allemand.

Le père Ermolaos a fait le chemin inverse. Le pope de la paroisse Sainte-Sophie, une église massive et sans charme du centre de Patras, a passé sa vie à conduire aux quatre coins du globe des convois d'aide humanitaire financés par l'Eglise. Sa spécialité, les zones de conflit : Bosnie, Serbie, Macédoine, Géorgie, Philippines. Il y a peu, cet homme de 71 ans à l'imposante barbe blanche a ressenti le besoin de poser ses valises pour venir en aide aux habitants de sa ville.

Tous les samedis depuis septembre 2011, il distribue des sacs de nourriture aux familles démunies. Deux cents dans sa paroisse, 1 500 sur toute la ville. Avec des moyens plus limités et un maillage géographique moins dense, la municipalité a, elle aussi, commencé à offrir repas et médicaments. Mais Teoharis Massaras, fils du père Ermolaos et adjoint au maire chargé de la politique sociale, le reconnaît sans ambages : ses services sont dépassés par l'ampleur de la crise.

ALCOOL ET VIOLENCE

"Krisi", la crise. C'est elle qui a eu raison du centre de langues de Hara Giannoutsou, 52 ans, qui dispensait, à la fin des années 1990, des leçons de français, d'anglais et d'italien à 120 étudiants. *"A l'été 2011, je n'avais plus que vingt élèves, pas tous en mesure de payer leurs cours"*, raconte Mme Giannoutsou. Son mari, cadre dans une compagnie d'assurances, n'a pas touché son salaire depuis deux mois. *"Je n'achète plus rien, explique cette femme à l'allure bourgeoise dans sa grande maison des hauteurs de Patras. Seulement de la nourriture, une fois par semaine."*

Pour la nourriture, Efthimia Kalavriziotou, 62 ans, s'en remet à ses trois sœurs. Retraitée, elle touche 787 euros par mois, 200 de moins qu'avant *"l'austérité"*. Une fois payés son loyer et sa taxe d'habitation, ses médicaments, diverses charges, il lui reste 100 euros. *"Pour mes cigarettes"*, dit-elle. Alors elle s'en remet à Aspasia, 54 ans, qui lui donne un peu d'argent, à Vasiliki, 58 ans, qui fournit des légumes du jardin, et à Spirizoula, 61 ans, pour les poulets. Elle pleure et finit par s'excuser : *"Vous savez, j'appartiens à la classe moyenne des retraités. Certains touchent 500 euros."*

Patras, frappée à la fin des années 1990 par le départ des grandes usines, n'en est pas à sa première crise. Mais la violence de celle-ci est inédite. Le père Ermolaos, vétéran des conflits armés, ose la comparaison : *"Les larmes que je vois ici sont les mêmes que celles que j'ai vues dans des pays en guerre."* Konstantin Assimakopoulos, psychiatre à l'hôpital universitaire de la ville, ne dit pas autre chose quand il parle de *"syndromes post-traumatiques"*. Ses patients - leur nombre a doublé en un an - souffrent de crises d'angoisse, d'anxiété, de dépression.

Incapables de payer leurs dettes ou d'offrir une vie décente à leurs enfants, des pères de famille sombrent dans l'alcool ou la violence. En un an, les vols et les homicides ont augmenté de 25 % dans la région. *"Les gens ne comprennent pas ce qui leur arrive, dit M. Assimakopoulos. On a cru pouvoir vivre comme en Europe et aujourd'hui on ne sait pas à quoi pourra ressembler notre avenir."*

Sotiris Alexopoulos, lui, se demande ce qu'il adviendra de sa famille le mois prochain. Vendeur de matériel électronique licencié en mars 2011, il arrive en fins de droits. En mars 2012, il ne touchera plus ses 550 euros d'assurance chômage. Sa femme, infirmière, a vu son salaire passer de 1 400 à 750 euros. M. Alexopoulos a deux enfants de 9 et 13 ans et une traite de 400 euros pour son appartement. Il pleure, lui aussi, et va à petits pas fermer les rideaux. Ce soir c'est carnaval, mais Patras se couche tôt.